

ses diverses capacités. Le sentiment artistique devint bientôt un des caractères de la nation, et tout ce qu'elle produisit en prit une teinte. On a dit que les écoles n'avaient jamais produit les génies ; on a eu tort. Je sais que le génie à ses voies particulières et que les concours ne lui ont pas toujours été favorables ; mais cela ne veut pas dire que l'école lui ait été toujours inutile. Loin de là, elle lui a donné la facilité de se développer et elle lui a préparé la carrière en donnant le sentiment des beaux-arts au public, auquel il adresse ses œuvres. Et je le répète, la grande utilité de ces institutions, c'est de populariser les connaissances et puis de leur faire donner leur application la plus étendue. Tous les élèves ne deviennent pas des grands peintres, des sculpteurs, etc. ; mais ils apportent à des états plus humbles la connaissance et le goût qu'ils ont acquis ; ils donnent du prix et un cachet d'intelligence à tout ce qu'ils font.

Et c'est là ce qui fait dire d'un peuple : " il est civilisé ; " c'est la seule marque qui le fasse distinguer, aux yeux de l'étranger, du sauvage ou des autres peuples moins avancés. Est-ce peu de chose pour une nation que d'être arrivée à ce point de perfection qui fait que son goût fait loi par tout le monde, que ses œuvres disent son nom au-delà des mers et au-delà des siècles ; et qui lui donne sur les autres nations cet empire qui ne meurt plus ? C'est à ce point où, dans l'antiquité, s'est arrêtée la Grèce et où, chez les modernes, a monté l'Italie ! Tout ce qu'elle produisit fut recherché par l'Europe à l'exception des produits des autres peuples ; ses ouvriers furent appelés partout : en France, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre. On les mettait à la tête de toutes les grandes entreprises, on leur donnait la direction de toutes les grandes industries de l'état. On trouve la force du génie italien sur tout ce qui s'est accompli à cette époque. J'ai vu, à Florence, de riches Américains se donner la peine de fureter les greniers, pour y ramasser toutes les vieilleries qu'ils pourraient y découvrir. C'étaient des meubles brisés, des bois vermoulus, tachés par la poussière de trois siècles ; mais une chose que le temps n'avait pas volée, que les vers n'avaient pas rongée, c'était le goût de l'ouvrier. Après les avoir fait restaurer, ces intelligents voyageurs étaient fiers d'aller parer leurs demeures de ces vieux restes de la splendeur d'un grand siècle !

La nation qui est arrivée plus loin dans ces voies élevées de la civilisation, en suivant pas à pas l'Italie, en s'incorporant son génie, en imitant ses institutions, c'est, sans contredit, la France. Centre intellectuel du nouveau monde, vous savez vous-mêmes qu'elle est aujourd'hui la reine du goût ; et elle n'est arrivée là, encore une fois, qu'en prenant les mêmes moyens que les deux nations qui lui ont tracé la route, l'enseignement populaire, les sacrifices généreux et intelligents qu'elle fait sans se lasser depuis plus de 300 ans, l'émulation par les concours et les récompenses, la considération pour le talent, la mise à la portée de tous des procédés de la science et de l'art. Comme il y a quelque chose de noble dans cet accueil qu'elle fait au mérite dans ses palais les plus somptueux ; dans la création de ces écoles de Rome et d'Athènes, où elle envoie ses enfants à la conquête du beau ! Mais je n'insiste pas sur ces appréciations ; qui ne connaît ici la France et ses œuvres ? J'arrive à l'énoncé pur et simple de mes vues sur ce que l'on pourrait faire ici pour l'enseignement des beaux-arts ; et je vais vous exposer de quelle manière j'ai l'intention de faire ce cours de dessin, que j'ai déjà annoncé au public. J'ignore si j'ai été téméraire en invitant un auditoire aussi respectable à venir écouter ce qu'il faut bien appeler nos projets... Messieurs, vous êtes venus, je vous en remercie, et je m'abandonne à votre jugement : j'espère que vous me parlerez beaucoup en faveur de mes intentions et de mes amours ! J'ai trouvé la destinée des peuples dont je viens de vous parler si belle, les grandes choses qu'ils ont produites ont tellement saisi mon admiration, et m'ont procuré de si douces jouissances, qu'il ne me reste plus qu'un désir, qu'une ambition ; c'est celle de voir mon pays, tout ignoré qu'il soit aujourd'hui, digne un jour d'être pareille destinée. Le temps décidera si mes projets sont précoces ; mais j'ai pensé que pour arriver à un beau but on ne pouvait pas partir trop tôt ; et qu'il n'était pas nécessaire d'attendre que nous soyons un peuple nombreux, pour vouloir être un grand peuple.

Les Grecs n'ont pas attendu le grand nombre !

Voici maintenant comment se ferait ce cours de l'hiver que nous nommerons Cours préparatoire, parce qu'il est absolument nécessaire pour arriver à l'art sérieux, qu'il est d'une utilité journalière à tous ceux qui, dans leur occupation professionnelle, ont besoin du dessin, et qu'il est amplement suffisant pour les amateurs qui voudraient faire du dessin une distraction utile et agréable. Ce cours pourrait être de cinq mois, à commencer de la première semaine de janvier, et il comprendrait trois leçons régulières par semaine dont la durée serait de deux heures. La leçon commence-

rait à 7 heures du soir et se terminerait à 9. Dans la première partie de la leçon, surtout au commencement du cours, je développerais les principes du dessin pittoresque, bien entendu devant un modèle commun que les élèves seraient appelés à étudier ; et pour leur faciliter l'intelligence et l'application de ces principes, je les appliquerais moi-même devant eux, sur un autre carton en vue de l'auditoire. Je consacrerai le reste de la leçon à corriger le travail des élèves. Et comme les principes du dessin pittoresque se réduisent en définitive à peu de chose, et que, dans un premier cours comme celui-ci, il s'agit bien plus de former et d'assouplir l'œil et la main que de jeter aux élèves des théories savantes sur la lumière et les couleurs, le beau et le laid, je me bornerai à l'énoncé des plus simples procédés de l'art, et je ne toucherai aux théories qu'à mesure que la pratique s'appliquera à eux. L'étude de petits discours. Après cet énoncé des règles les plus générales et des observations pratiques les plus communes et les plus en usage dans les ateliers, je m'en tiendrai à signaler les défauts les plus communs où tombent les élèves et à les corriger quand je les rencontrerai dans leur travail. J'ai dit que le cours pourrait aussi s'appliquer au dessin d'ornement et au paysage, mais ce ne serait qu'incidemment, c'est-à-dire, j'aurais devant les élèves quelques modèles de ces divers genres, et dans l'énoncé des principes généraux, je signalerais ceux qui peuvent s'appliquer à eux. L'étude du dessin se ferait toujours sur la figure humaine, parce qu'elle est la plus belle forme créée, qu'elle est la plus variée dans ses mouvements, ses poses, ses aspects, ses expressions ; parce qu'elle est la plus harmonieusement combinée avec toute la nature ; parce qu'elle est comme la quintessence de la création ; parce qu'elle est la source d'une étude infinie dans ses variétés et ses applications. D'abord pour les artistes de tous genres, peintres, sculpteurs, architectes, puis pour les physiologistes, les naturalistes etc. D'ailleurs, il n'est pas nécessaire à ceux qui veulent faire une application particulière du dessin, et de l'étude de la forme, par exemple à l'architecture, à lorfèvrerie, à la simple ornementation, qu'ils étudient le dessin sur une figure architecturale, sur une pièce de Benvenuto ou sur les arabesques des loges vaticanes ; le dessin s'apprend sur tous les objets visibles ; car c'est dessiner que de les reproduire. L'important c'est que la forme que l'on étudie soit belle ; et si c'est une copie, qu'elle soit exacte. D'ailleurs, il y a loin de l'étude du dessin à l'étude des beaux modèles. La première est tout simplement le moyen d'arriver à l'autre ; et c'est uniquement celle-là qui doit faire l'objet du cours préparatoire.

Si, en dehors des trois leçons par semaine, il avait été possible de procurer aux élèves l'usage de la salle pour continuer leurs études durant les trois autres soirs de la semaine, la chose aurait été pour eux d'une grande utilité ; mais provisoirement nous devons nous trouver heureux de ce que nous avons obtenu de la bienveillance empressée de l'honorable Surintendant de l'Instruction Publique et de Monsieur le Principal de l'École Normale.

Pour obvier à cet inconvénient, les élèves qui en trouveraient le temps et les facilités chez eux, pourraient s'exercer sur des modèles convenables et mettre en pratique ce qu'ils auraient appris dans la leçon ; et je leur donnerais mes observations sur ces essais privés, à l'un des soirs désignés du cours ; quand ils m'en manifesteraient le désir, (après les heures du travail en commun, bien entendu) vers la fin du cours, nous donnerions les règles de la perspective linéaire et aérienne, sur lesquelles repose le travail du paysage ; j'entends les règles les plus générales et les plus nécessaires, parce que l'enseignement de cette science peut faire le sujet d'un petit cours à part.

Quant à l'admission des élèves, elle ne pourrait avoir lieu qu'aux conditions suivantes : D'abord il faudrait prendre en considération les aptitudes des sujets. Il ne serait pas convenable que les parents obligent des enfants sans aucune disposition naturelle, encore moins sans moyens intellectuels, à faire une étude qui leur serait ennuyeuse, et procurerait encore plus d'ennui à celui qui serait obligé de les diriger ou de leur dire en dernier lieu d'aller faire autre chose. En général, un enfant qui manifeste de la dextérité, des moyens ingénieux dans l'accomplissement des choses qu'il veut produire, ou que l'on surprend souvent à jouer du crayon ou du couteau, d'une façon assez habile, quoique toujours déplorable pour ses livres et les tables de son école, peut être considéré comme bien doué pour les carrières du dessin. D'ailleurs, la manifestation du désir de l'apprendre est déjà une marque de vocation.

Maintenant, il y aurait, je crois, des inconvénients à admettre à ce cours du soir des élèves trop jeunes ; l'heure ne leur conviendrait pas ; et un enseignement en commun demande plus de réflexion et d'attention, vu qu'il y a plus de sujets de distractions. Et le dessin est avant tout un travail d'observation, la mémoire y est pour peu de chose.

Le nombre des élèves pourrait être porté jusqu'à soixante, et il